

Quelques réflexions sur l'« humour » colonial »

Intervention d'Alain Ruscio

dans le cadre de la soirée SELEFA / Ishtar du 29 mars 2009

Sur le thème « Les mots de la colonisation »

Une précision liminaire, puisque ce texte est entendu et non lu : il y a, entourant le mot *Humour*, de très gros, d'énormes guillemets.

Une formule de Pierre Desproges est en passe de devenir quasiment proverbiale : « On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui ». Et, le fait est, une blague à caractère raciste, à la limite du mauvais goût, par exemple, n'aura pas la même signification sociale si elle est racontée après un banquet de vieilles barbes du Front national ou lors d'une rencontre entre amis à la réputation humaniste inattaquable. On sait que les juifs racontent souvent les meilleures histoires antisémites, les homosexuels sont vecteurs d'histoires homophobes et que c'est dans les écoles du PCF, naguère, que l'on apprenait les bonnes blagues anticomunistes.

D'où vient alors ce malaise en écoutant, en lisant les histoires coloniales dont je vais vous parler ? La réponse est facile à imaginer : contrairement aux groupes humains évoqués ci-dessus, les histoires coloniales étaient toujours

- inventées
- racontées
- transmises

par les mêmes aux mêmes : les maîtres, les *blancs*, la *race supérieure*. On restait entre soi pour se f... de la g... des *indigènes*. Qui, la plupart du temps, n'avaient même pas connaissance de cet « humour ».

En quelque sorte, je considère que les textes que je vais vous lire – sauf ceux de la fin, qui évoquent l'humour anticolonialiste – sont autant de marques du mépris incommensurable dont on fait preuve les *protecteurs* à l'égard des *protégés*.

Autant de coups de pieds au c...

Et ce n'est pas par hasard que j'emploie cette expression.

Je vais commencer par une première lecture :

« Si le premier janvier passe inaperçu, le premier avril fournit toujours son contingent de facéties plus ou moins drôles. Ce matin, je rencontre Jean-Pierre – un “nègre”, évidemment analphabète – porteur (...) d'un billet portant ces mots : “Bon pour un coup de pied dans le cul. Tapefort”

– Et où vas-tu comme ça ?, lui demandais-je en repliant et en lui remettant précieusement le billet.

– Je vais chez Benga. Voilà déjà trois maisons que je fais et il n'y en a pas.

– Dépêche-toi et tu en trouveras cette fois, lui dis-je en lui allongeant un coup de plat de savate dans le bas des reins.

Il se mit à courir en marmottant :

– Way, way, toubab ! Voilà le troisième que je reçois.

– Et ce n'est pas le dernier, ajoutai-je en continuant mon chemin. »

Marcel Decressac-Villagrand, *Souvenirs du Sénégal*, 1890.

Je vais commencer par un exemple, relativement récent, en tout cas plus proche de la fin du processus colonial que de son apogée.

Dans les années 1950, Pierre Dac et Francis Blanche animent une émission radiophonique. Le texte est aujourd'hui consultable dans un ouvrage, *Le Parti d'en rire*. C'est un dialogue à plusieurs personnages :

« Riesner : Dans notre série Folklore et Passé...

Edith : Veuillez écouter à présent...

Lanzac : Vieilles coutumes étranges.

Chevais : Documentaire n° 2

Blanche : Certaines formules toutes faites, certaines expressions qui se glissent chaque jour dans nos conversations, saviez-vous qu'elles ont des origines vivantes, réelles et souvent contrôlables...

Dac : Si vous en doutez, suivez-nous au cœur de l'Oubangui...

(Tam-tam)

(Il va sans dire que le parler du superbe noir était improvisé par Francis Blanche, ce qui créait – comme d'habitude – une certaine ambiance de fou rire renfermé dans le studio).

C. : Mais la foule est impatiente !

E. : On attend depuis trop longtemps.

B. : Il faut que le sacrifice soit consommé...

D. : Un enfant noir est arraché à ses parents par le grand sorcier...

B. : (Paroles gutturales)

E. : (Protestations, cris d'enfant... même style)

L. : Le gamin se défend.

R. : Mais voici que la foule anthropophage se précipite vers lui... les dents en avant...

C. : Et ces gens simples, lassés d'attendre, croquent le marmot (Le tam-tam disparaît). »

Réfléchissons. Pierre Dac et Francis Blanche étaient-ils racistes ?

Pierre Dac, on le sait, était au contraire un citoyen actif, un antifasciste convaincu, comme le prouvent ses activités à Radio-Londres durant la guerre mondiale. Il était en outre juif lui-même et victime du racisme antisémite. Quant à Francis Blanche, il est l'exemple même du *petit Français jovial*, avenant, à l'humour grinçant mais jamais méchant, incapable comme on dit de faire du mal à une mouche.

Et pourtant, la lecture de ce sketch ne nous fait pas rire, mais alors pas du tout.

Manquons-nous d' « humour » ?

(cette critique m'a été faite à propos de mes publications sur la chanson coloniale).

C'est possible.

Mais je constate qu'il y a, dans la production du siècle et demi de colonisation (je n'ai pas étudié la période esclavagiste pour pouvoir en parler), une constante : la dévalorisation de l'autre à cause de son physique, de ses qualités morales, de son parler...

N'est-ce pas une définition du racisme ?

Ils sont de couleur(s) bizarre(s)

Pour le colonisateur, le Blanc est la couleur de la nature. Toute autre couleur de peau humaine ne saurait être que déchéance. D'où la naissance, très précoce, de l'expression *Blanchir un nègre*, dont j'ai retrouvé une première expression... au XVII^e siècle :

« Quelle fantaisie lascive
Me porte à blanchir un charbon ?
J'y perds ma peine et ma lessive
J'y perds mon temps et mon savon
Mais à rendre constants les amants, c'est encore
Un plus pénible essay que de blanchir un More. »

Anonyme, *Boutade du temps perdu*, 1633.

On sait que la publicité, entre la fin du XIX^e siècle et la mi-XX^e, utilisera abondamment cet « argument » :

« A blanchir un nègre, on perd son savon. »

Darmstetter & A. Hatzfeld, *Dictionnaire général de la langue française*, 1871.

Vers 1930 encore, un buvard publicitaire représente un jeune Noir dont la moitié du visage a été peinte en blanc :

« Enfin blanchi !!! En une seule couche à l'Albabrox, le véritable remplaçant de la céruse. 12 ans de succès. Seuls fabricants : Etablissements F.-J. Crôte & Cie »

Albatrox, Buvard publicitaire, vers 1930.

A la même époque, l'hebdomadaire à grand tirage *Vu* (que l'on qualifierait aujourd'hui de presse-*people*) fait sa couverture, le 17 juillet, avec la photo d'un Noir qui vient de sortir la tête d'une cuvette de... farine. Avec la légende :

« Le 14 juillet donne lieu, dans toutes nos colonies, à des réjouissances populaires très courues. Les noirs, en particulier, apprécient fort les divertissements improvisés pour eux. Voici un indigène reprenant son souffle avant de replonger le nez dans la farine pour essayer d'y saisir, avec ses dents, une pièce de monnaie. Le public semble s'amuser énormément de son masque enfariné. »

Chanson n° 1 : Michel Simon, *Le Petit négro*, 1933 (page 13).

Ils sont proches de l'animalité

Inutile de revenir longtemps sur cette thématique, qui est particulièrement blessante. Le rapprochement hommes / animaux (en particulier les singes) est omniprésent dans des milliers d'articles et d'ouvrages. Il n'est que de rappeler que l'un des héros (héros) de la littérature française du XIX^e siècle, l'un des auteurs les plus lus aujourd'hui encore en France et dans le monde, Jules Verne, n'a cessé de faire ces parallèles scabreux.

Dans *Cinq semaines en ballon* (1863) :

« Nous t'avions cru assiégé par des indigènes, dit un des personnages..
Ce n'était que des singes, heureusement ! répondit le docteur.
De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.
Ni même de près, répliqua Joe. »

Ou, dans *Les enfants du capitaine Grant* (1868) :

« Les Australiens (aborigènes – AR) ne sont pas des singes ; ce sont les singes qui sont des Australiens.
– Par exemple !
– Eh ! rappelez-vous ce que prétendent les Nègres à propos de cette intéressante race des orangs-outangs.
– Que prétendent-ils ? demanda Lady Helena.
– Ils prétendent, répliqua le major, que les singes sont des Noirs comme eux, mais plus malins : “Li pas parler pour li pas travailler“, disait un Nègre jaloux d'un orang-outang apprivoisé que son maître nourrissant à ne rien faire »

On conclura cet humour de haute volée par un autre grand nom de la littérature française, du siècle suivant cette fois-ci, le très charitable et très chrétien Paul Claudel : « Le Noir est le meilleur ami de l'homme. »

Ils sont bêtes

A la présence coloniale, il fallut, outre des causes, des justifications (ce n'est pas forcément la même chose). Puisque l'homme blanc détenait la Raison, il fallait que les hommes des autres *races* fussent d'intelligence bornée, voire de mentalité prélogique. C'est la (trop) fameuse théorie des peuples-enfants. Là où d'illustres savants comme Lucien Lévy-Bruhl mirent une vie de recherches et d'écriture, certains humoristes ne se compliquaient pas la vie : que ces indigènes pouvaient être bêtes !

« Une dame créole à la nourrice noire qui donne un bain à son enfant :
– Vous devriez prendre le thermomètre pour connaître la température de l'eau.
– Quoi faire ?
– Pour savoir si l'eau est trop chaude ou trop froide.
– Pas besoin tout ça ? Si enfant vient rouge, eau trop chaude ; si enfant vient bleu, eau trop froide ! »

Sergines, *Annales politiques et littéraires*, 27 juillet 1890.

« Un matin, le boy noir du comte de Janzé lui demande un quart d'heure pour laver sa chemise.

– Va la laver.

– Le soir, même demande sous le même prétexte ; même réponse.

– Va la laver ! fait M. de Janzé.

Puis, se souvenant :

– Mais tu ne l'as donc pas lavée ce matin, ta chemise ?

Si, explique le boy. Seulement, je me suis aperçu, après, que je l'avais lavée du mauvais côté. »

Léon Treich, *Vu*, 3 juin 1931.

Le monde politique n'est pas épargné. A l'été 1927, les députés français travaillent sur une réforme du Code électoral. Au milieu de nombreuses discussions techniques, une question d'importance est débattue : le droit de vote des femmes (dont le principe sera rejeté). Le groupe communiste y ajoute une autre pomme de discorde.

« M. Delourme et plusieurs de ses collègues ont déposé un amendement ainsi conçu : “Le droit de vote est accordé aux indigènes non naturalisés de toutes les colonies“. La parole est à M. Delourme.

M. Clotaire Delourme : Je suis convaincu que M. Diagne appuiera ma proposition...

M. Pierre Dignac : C'est tout naturel : les noirs vont voter : blanc ! »

Chambre des députés, 7 juillet 1927.

Le JO précise : « on rit ».

Ils ne savent pas s'exprimer

Le corollaire à cette absence de raison est l'incapacité de parler la langue française.

Comment ! voilà des sauvages, des barbares à qui nous apportons la civilisation, et ce dans la plus belle langue du monde, celle de Molière, de Racine, et qui l'écorchent !

Le parler des colonisés a donné naissance à diverses appellations dévalorisantes, dont la plus célèbre est le *petit nègre*, mais qui a aussi ses déclinaisons au Maghreb (*sabir*), en Asie (*pigdin*) et en Kanaky (*bichelamar*).

Là encore, je fais appel à des noms célèbres.

Au début de sa carrière littéraire, Alphonse Daudet, père du précédent – là encore, le gentil, le tendre Daudet, celui des *Lettres de mon moulin* – écrit et fait jouer à Paris un pièce qui, certes, ne restera pas dans les annales de l'histoire littéraire, mais qui montre bien comment on pouvait s'amuser alors :

« Namoun, entrant. Il a le costume des Maures d'Alger, chéchia, babouches, burnous, veston : Boujou...

Madame Jourdeuil : Et Henri ?

Louise : Où est-il ?

N. : Macach vinir mouci Inri...

L. : Oh !
 Madame J. : Est-ce qu'il est malade ?
 N. : No ! no ! macach malade, rien di tout.
 Madame J. : Mais alors, pourquoi ne vient-il pas ?
 Le père Jourdeuil, à table, riant sous cape : Hum !... hum !...
 N. : Bourquoi mouci Inri rester le maison. Bourquoi trabadjar, trabadjar bezeff.
 Le père J. , à part : Elle est un peu usée, celle du travail... Sacré Bédouin, va !
 L. : Et moi qui avais fait un si beau dîner !
 N. , regardant la table avec convoitise : Ou Allah ! Bono la manjaria, ici, bono (il se frotte l'estomac).
 Madame J. : Tu diras à Henri que nous irons le voir demain... Tu m'entends...
 N. : No ! no, madama, toi macach andar demain. Bourquoi mouci Inri sortir, macach rester à la maison ».

Alphonse Daudet, *Le sacrifice*, 1869.

Un demi-siècle plus tard, c'est au tour d'un autre écrivain célèbre, le tout aussi gentil et tout aussi Provençal Pagnol de faire jouer, dans *Marius*, une scène où un marchand de tapis parlant un français type *mon z'ami j'ti vendz zouli tapis* se fait rabrouer par Marius au nom de *Sale bicot*.

Mais le maître, en la matière, fut un Français de Tunis, un certain Martin, qui signait avec un humour tout colonial Kaddour Ben Nitram (Nitram = Martin à l'envers !) :

« C'est toi, le tirailleur 8892 ?
 – Brisent, moun Cabitine !
 – Comment t'appelles-tu ?
 – Kaddour, moun Cabitine ! ... Kaddour ben Ali ben el hadj Mabrouk ben Zenfarlou ben el Ferchichi...
 – Ca suffit, ça suffit ! Kaddour, tout court. Que sais-tu faire ?
 – Tot, moun Cabitine ! ... Ji counni tot.
 – Tout ? ... Oh ! Oh ! ... C'est beaucoup ça ?
 – Ouei, mon Cabitine... Ji counni tot... tot...
 – Bigre ! ... Tu sais lire ?
 – Ji si lire, ouei, moun Cabitine... ji counni crire, oussi... encore on po ji brendre l' çarfaticat...
 – Alors, tu dois connaître l'arithmétique ?
 – Barfit' ment, moun cabitine ! ... Ji counni l'armatique...
 – Et... la géométrie ?
 – La joumitrique, oussi. Ouei, moun Cabitine...
 – Et... la géographie ?
 – Hou ! ... la jourgafie ? Hou ! la ! la ! Ji counni tri bian, moun Cabitine...
 – Sais-tu, seulement, qu'il y a cinq parties du monde ?
 – Ouei, ouei, moun Cabitine...
 – Qui sont ? ...
 – Qui sont ? ...
 – Il y a l'Europe...
 – La robe... “

- Puis, l’Asie...
- L’oasi... ouei, l’oasi... ji si, ji si...
- Puis, l’Afrique...
- L’afrite... ouei, l’afrite ji counni... Ji counni...
- Et l’Amérique...
- Ouei... La mire lique... ji counni... ji counni, oussi...
- Et, enfin... L’Océanie...
- Eioua ! ... Louciani... Oh ! Ouei ! ... Ah ! moun Cabitine... çouilà, alors, ji counni tri bian, tri bian...
- Tu connais l’Océanie ? ... Ah ! mais comment ça ?
- Louciani ? J’ti dis, moun Cabitine, qui ji counni tri bian... barfit’ment... Coumm’ j’ti counni vous... Louciani ? ... Cit’ on gent d’boulice... qui bite à couti ma mison »

Kaddour ben Nitram, *Les Sabirs*, 1931.

La chanson n’a pas été en reste. Dans une Anthologie parue en 2001, j’ai essayé de recenser certaines chansons populaires. Parmi elles, la *Cabane Bambou* :

« Moi, bon nègle tout noi’, tout noi’
 De la tête aux pieds, si vous voulez voi’
 Venu à Paouï pendant ligoler
 Mais moi bien tlompé, toujou’ m’ennuyer
 Aussi, glos chagoin, moi le dis à vous
 Vouloi’ létouné chez nous
 Où ça ?
 A la caban’ bambou bambou
 A la caban’ bambou
 You ! »

Paul Marinier, *A la cabane bambou*, Chanson, vers 1900.
 Chanson n° 2 : Dranem, *En rev’nant du Maroc*, vers 1910 (page 2)

Et qu’on ne croie pas que ce genre a disparu. En 1973, le chanteur Michel Sardou et le (désormais académicien) parolier Pierre Delanoë se mettent à deux pour écrire ce chef d’œuvre :

« Oh la la la la la
 Qu’il a dit le sauvage
 Vous, pas toucher à moi
 Moi, très heureux comm’ ça.
 Pas changer à mon âge,
 Moi plus besoin de rien,
 Merci, ô merci bien »

Michel Sardou & Pierre Delanoë, *Zombi Dupont*, Chanson, 1973.

Ils sont dangereux

On a peine à imaginer aujourd'hui combien le thème de l'anthropophagie a pu inonder les publications de l'ère coloniale.

Faisons encore appel à Jules Verne :

« Ces tribus éparses sont comprises sous le dénomination générale de Nyam-Nyam, et ce nom n'est autre chose qu'une onomatopée ; il reproduit le bruit de la mastication.

Parfait, dit Joe ; nyam ! nyam !

– Mon brave Joe, si tu étais la cause immédiate de cette onomatopée, tu ne trouverais pas cela parfait.

– Que voulez-vous dire ?

– Que ces peuplades sont considérées comme anthropophages (...). Ce qui est malheureusement avéré, c'est la férocité de ces peuples, très avides de la chair humaine qu'ils recherchent avec passion.

– Je demande, dit Joe, qu'ils ne se passionnent pas trop pour mon individu.

– Voyez-vous cela ! dit le chasseur.

– C'est ainsi, monsieur Dick. Si jamais je dois être mangé dans un moment de disette, je veux que ce soit à votre profit et à celui de mon maître ! Mais nourrir ces moricauds, fi donc ! j'en mourrais de honte ! »

Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, 1863.

Ou Zola, certes jeune (texte de 1872), certes avant ses engagements humanistes pour Dreyfus... oui, mais un Zola solide réceptacle et transmetteur de clichés racistes, sous prétexte d'humour, à l'occasion de la visite d'un prince malgache à Paris :

« Le prince a faim. Il envoie son cuisinier sacrificateur chez le plus tendre de ses sujets. Le cuisinier rapporte ou une jambe, ou un bras, ou la tête, selon ce que le prince a mangé la veille. Le prince aime particulièrement la chair délicate des enfants. Cela se passe en famille. Qui oserait refuser une côtelette à son roi ! »

Emile Zola, *Sur Ranalalalulu*, 1872.

La caricature de presse, de toute la presse, y compris donc celle destinée à la jeunesse (par exemple *L'intrépide* ou *Bécassine*), a multiplié les clichés. Au point que le dessin qui représente un Blanc dépité (un missionnaire ou un explorateur) en train de cuire dans une marmite est devenu un passage obligé de ce genre.

Plusieurs noirs discutent. « Le médecin anglais a failli nous empoisonner ! », dit l'un d'eux. « Qu'est-ce qu'il vous a fait prendre ? » interroge un autre. Réponse : « Rien du tout ! C'est nous qui l'avons mangé ! »

Pierre Falke, *Le Sourire*, 30 novembre 1907.

Même Peynet, le gentil Peynet, le dessinateur des amoureux, met en situation une maman noire qui dit à son marmot :

« Veux-tu pas sucer ton pouce ! C'est un jour sans viande. »

Peynet, Dessin, *Le Journal*, 5 octobre 1940.

Et qu'on n'aille pas croire que le monde politique était épargné. Blaise Diagne a été représenté plusieurs fois, quasi nu, et décidé à manger ses adversaires politiques.

« Diagne, député du Sénégal, fondateur et grand sorcier du groupe parlementaire maçonnique. Justement redouté de ses adversaires ; son père, en effet, mangeait du blanc. »

Jean Sennep, *Cartel & Cie*, 1926.

(Sennep n'était pas un petit caricaturiste d'extrême-droite. Il fut le principal dessinateur politique de l'entre-deux-guerres, franchit la IV^e République et acheva sa carrière sous la V^e).

Autre victime, le député de la Guadeloupe, Gratien Candace. Dans ses Mémoires, Léon Daudet raconte avec délectation cette anecdote :

« A un moment, notre collègue colonial Candace, d'un noir d'ébène, se pencha sur un de ses collègues ; je criais à Candace : "Ne le mange pas !". Tous mes collègues et tous les spectateurs des tribunes se tordaient. »

Léon Daudet, *Député de Paris*, 1933.

Ils nous envahissent

Nous sommes allés *chez eux* ; désormais, ils campent *chez nous* : on connaît cette thématique raciste.

Qui peut, à l'occasion, se décliner sur le mode « humoristique ».

Le célèbre auteur de polars Léo Malet, s'il fut dans sa jeunesse un anticonformiste, flirtant avec le surréalisme, était devenu vers la fin de sa vie un vieux grincheux lepéniste. C'est lui qui a fait ce mot d'esprit entrer dans le temple de l'humour :

« Boul' Mich ? Bognoul' Mich, oui ! » (1957). Trente ans plus tard, il persiste avec cette formule : « Je suis raciste dans la mesure où moi, j'ai rien contre les Noirs, mais enfin pour donner une image, un Noir dans la rue ça fait pittoresque, deux, ça fait de la musique et trois, ça pose un problème... »

Léo Malet, Interview aux *Inrockuptibles*, octobre 1988.

Pour ne pas être en reste, un politique a cru un jour faire de l'esprit en disant publiquement, à Montpellier :

« Ici, c'est le tunnel le plus long du monde : vous entrez en France et vous ressortez à Ouarzazate. »

Georges Frêche, juin 2000.

Ce qui prouve que son « dérapage » sur les harkis... n'en était pas un.

Un autre registre est l'humour involontaire.

Dans ce cas, l'usage de certains mots – et tous les mécanismes mentaux qu'il révèle – font des ravages :

Aussi :

« On les distingue des autres par leur couleur, qui est beaucoup plus noire ; ils sont aussi fort stupides et plus grossiers. »

Buffon, parlant des *nègres*, *De l'Homme*, 1749.

Presque :

Alexandre Dumas, faisant le portrait d'un négrier plus humain que les autres :

« C'était un bon négociant, faisant son commerce en conscience, ayant pour ses Caffres, ses Sénégalais ou ses Mozambiques presque autant de soins que si c'étaient des sacs de sucre, des caisses de riz ou des balles de coton. »

Alexandre Dumas, *Georges*, 1843.

Mais :

« Je maintiens que le Houve est lâche. Mais il se redresse devant la mort et, une fois pris, c'est merveille de voir comme ce lâche sait mourir ! »

Jean Carol, *Au pays rouge*, 1898.

« Il y a peut-être une civilisation musulmane, mais cette civilisation ne doit rien aux Arabes, ni même à l'Islam. »

André Servier, *L'Islam et la psychologie du musulman*, 1923.

Sans :

« Sans ses dents noires, ses yeux bridés et son nez épaté, Mytho serait une femme passable. »

Dr Bernard, *De Toulon au Tong-Kin*, 1885.

Si :

« Ce sont des petits boys annamites qui ramassent les balles (du court de tennis de Haiphong). Ils acquièrent rapidement une habileté extraordinaire, comprenant les finesses du jeu et se montreraient bons joueurs si on les laissait faire. »

Gabrielle Vassal, *Mon séjour au Tonkin et au Yunnan*, 1928.

Malgré :

« Les Arabes (d'Algérie) sont nombreux (5 millions environ) et, malgré leur tendance naturelle à l'oisiveté, se prêtent assez volontiers aux travaux des champs et des usines. »

Paul Despiques & Jean Garoby, *Le chef d'œuvre colonial de la France. L'Algérie*, 1930.

« Suivant les métiers, les Marocains courent des risques professionnels : le mineur qui doit travailler à moitié nu au fond de la mine, le corps plongé dans une certaine épaisseur d'eau, malgré ses bottes et des vêtements de protection en caoutchouc, est souvent victime de pneumonies. »

Joanny Ray, *Les Marocains en France*, 1938.

Même :

« Mulâtre (...). On cite même des contrées où le métissage entre Blanc et Nègre a donné naissance à une très belle race. »

Larousse du XX^e siècle en six volumes, Ed. 1932.

Bien que :

« Bien qu'il fût nègre d'origine, il ne parlait pas nègre. »

Jules Verne, *Robur le conquérant*, 1886.

Quoique :

« Mes amis, quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères. »

Condorcet, *Réflexions sur l'esclavage des Nègres*, 1781.

Alexandre Dumas faisait ainsi le portrait de son père, le général, fils du marquis de la Pailleterie et d'une esclave noire Marie-Céssette Dumas :

« Beau de visage, quoique son teint de mulâtre donnât un caractère étrange à sa physionomie... »

Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, 1851.

« La double inspiration qui attache l'art cambodgien à l'architecture grecque et à l'architecture gothique, quoique impuissante à lui faire égaler l'une ou l'autre, doit peut-être faire ranger ses productions immédiatement après les plus grandes œuvres de l'Occident. »

Louis Delaporte, *Voyage au Cambodge*, 1880.

« Désormais, c'est une belle ville (Alger) tout européenne, quoique le burnous y abonde encore et mette un peu d'exotisme dans ses larges rues. »

Claude Farrère, *Mes voyages*, 1924.

Après tout :

« Après tout, même s'ils (les Malgaches) sont colorés, ce sont des hommes. »

Ed. L. Hyett, *Tragédie Malgache*, 1936.

« Il (le Français moyen) admet difficilement que les Tunisiens veuillent rester Tunisiens ; il est prêt à leur reconnaître l'entière égalité des droits démocratiques et

humains. «Après tout, m'a dit un Français, pourquoi persécutons-nous les Tunisiens, ce sont des Français comme nous“. »

Jean Rous, *Tunisie... attention !*, 1952.

Quelques adverbess, également

Naturellement :

« Le traité du 6 juin 1884 (protectorat sur l'Annam) donne à nos agents la direction des douanes ; leur produit servira à payer les dépenses du protectorat, lesquelles doivent naturellement rester à la charge du pays qui profite de son établissement. »

Bouinain & Paulus, *L'Indo-Chine française contemporaine*, 1885.

Heureusement :

« La civilisation française avance résolument (en Algérie), heureusement accompagnée par le vignoble... »

Jules Ferry, Lettre à Joseph Reinach, 11 avril 1887.

Exactement :

« Il va de soi que l'Algérie n'est pas une province, n'est pas une partie de la France exactement comparable à la Bretagne ou à l'Artois. »

Georges Bidault, Assemblée nationale, 20 mars 1957.

La revanche : l'humour des colonisés

Je ne connais guère de travaux sur ce sujet.

J'y vois plusieurs causes :

* Il est possible que le matériau soit mince.

* L'humour des colonisés a dû exister, mais force est de constater que lorsqu'on figure du côté des victimes, des exploités, des pillés, on est un peu moins enclin à sourire.

Il y eut des restrictions.

Cela est propre au contexte : les colonisés n'avaient ni les moyens, ni le droit de s'exprimer par écrit (livres inexistantss, presse muselée ou clandestine...) et l'écrit reste le matériau principal de l'historien.

Y eut-il des protestations humoristiques verbales ? C'est probable. J'ai lu souvent que les porteurs noirs d'Afrique chantaient, lors des déplacements, des comptines qui faisaient le ravissement des *Blancs* (« *Ils ont le rythme dans la peau* »), ignorants... qu'ils étaient victimes de couplets les tournant en dérision.

Quelque chose du genre :

Regarde-moi ce gros patapouf

Il sue, il est moche, il déborde de partout...

* Mon ignorance des sources dans les langues des colonisés

L'autre revanche : l'humour frondeur, irrévérencieux, voire parfois anticolonial des Français anticonformistes.

On ne dira jamais assez qu'il y eut des Français clairvoyants, refusant de céder aux modes idéologiques des temps, critiquant la morgue de l'homme blanc, allant parfois, mais plus rarement, et en tout cas assez tard dans l'histoire coloniale, jusqu'à l'anticolonialisme.

Quelques aphorismes :

« L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop. »

Théophile Gautier, Lettre à sa famille, Alger, 19 août 1845.

« Ces gueux d'Arabes... C'est dur tout de même qu'ils ne veulent pas nous laisser tranquilles chez nous. »

Cham, *Le Charivari*, 19 février 1846.

Parfois, le second degré aide à faire passer bien des messages. Ainsi ce passage du célèbre *Jardin des supplices*, d'Octave Mirbeau (1899). L'auteur imagine un dialogue entre un explorateur, qui a beaucoup voyagé, et son héroïne, Clara :

« – S'il avait fallu que je fusse, en Afrique, condamné (...) chaque fois que j'ai tué des nègres, et même des blancs !... »

– Car vous tuiez aussi les nègres ?... fit Clara.

– Certainement, oui, adorable miss !...

– Pourquoi, puisque vous ne les mangiez pas ?

– Mais pour les civiliser, c'est-à-dire pour leur prendre leurs stocks d'ivoires et de gommes... Et puis... que voulez-vous ?... si les gouvernements et les maisons de commerce qui nous confient des missions civilisatrices apprenaient que nous n'avons tué personne... que diraient-ils ? »

Octave Mirbeau, *Le jardin des supplices*, 1899.

Autre texte, écrit cette fois-ci en 1926 par Malraux, résidant alors à Saïgon. Il s'agit d'une lettre frondeuse au gouverneur de *Cochinchine* :

« Donc, sous l'influence de la chaleur, les corps deviennent plus grands. Avec regret, je remarque qu'il n'en est point ainsi de la liberté. Nous avons entrepris l'étude de ses variations, et sommes en mesure d'affirmer devant n'importe quelle Académie (...) que le climat de l'Indochine lui est défavorable. Sous son influence, elle diminue jusqu'à devenir imperceptible. »

André Malraux, *L'Indochine enchaînée*, 10 Février 1926.

On citera également le cas du détournement du langage *petit nègre*, évoqué plus haut.

Il n'y eut pas, heureusement, que cette longue litanie de moqueries. Certains auteurs surent au contraire retourner les armes de la moquerie vaguement raciste pour aboutir à un humour franchement antiraciste. En 1847, deux auteurs font jouer une pièce dans laquelle ce sont les

Blancs qui se couvrent de ridicule. La scène se passe dans une île à esclaves. Deux métropolitains veulent acquérir l'esclave Atar Gull¹. Ils s'adressent à lui, en présence de son maître du moment, Rifolard :

« Giboulot : Petit noir à moi, moi vouloir acheter toi pour nièce à moi, femme à moi, domestique à moi, tout ce qui est à moi, y compris moi, toi le vouloir t'y ?

Atar Gull : Pourquoi me parlez-vous comme ça ?

Giboulot : Il ne m'a pas compris. (A Atar Gull) : Toi ne comprendre pas langage à moi, moi parler langue à toi pour que toi comprendre moi.

Turlurette : Ce langage est échafaudé sur les toi.

Giboulot : A-t-on vu un imbécile comme ça, qui me laisse m'éreinter à lui parler son idiome. (A Rifolard) : Il sait donc le français ?

Rifolard : Et l'italien, et l'arabe. »

Clairville & Siraudin, Théâtre des Variétés, juillet 1847.

Même ironie dans l'échange verbal entre un maître et un serviteur *annamite* (légende d'une caricature parue pourtant dans la presse coloniale) :

« –Ti porter papier tout de suite à Monsieur Administrateur. Ti comprendre, sale bouzou !

– Je comprendrais certainement mieux si Monsieur voulait bien parler comme tout le monde ! »

Boireau, *Le Monde colonial illustré*, février 1931.

L'humour anticonformiste et parfois même anticolonialiste sert également d'arme à certains maîtres de la littérature du XX^e siècle, tels Octave Mirbeau, Anatole France ou, évidemment, les surréalistes.

L'un des plus radicaux fut sans doute Benjamin Péret. En 1926, l'Académie française lance un concours de poésie pour saluer la mémoire du sergent Condamine de La Tour, tué lors de la guerre du Rif, en 1926. Elle s'attire cette contribution inattendue... et provocatrice !

« Pourris Condamine de La Tour pourris
Avec tes yeux le pape fera deux hosties
pour ton sergent marocain
et ta queue deviendra son bâton de maréchal
Pourris Condamine de La Tour
Pourris ordure sans os. »

Benjamin Péret, *La Révolution Surréaliste*, mars 1926.

Vers la fin du phénomène colonial, dans les années 1950-1960, l'humour ouvertement anticolonialiste prit le relais. Avouons que c'était devenu un peu plus facile qu'à l'époque du consensus.

¹ Prénom *nègre* alors à la mode grâce au roman d'Eugène Sue (1831).

On peut citer dans le domaine de l'iconographie ce formidable dessin de Jean Effel qui représente des colons, force casques coloniaux vissés sur les têtes, en train de suer sang et eau sur un chantier, sous le regard narquois d'*indigènes* au repos, narquois. Légende : « Après tout ce que nous avons fait pour eux... (Colons construisant une route pour les indigènes) ».

Toujours dans le domaine de la caricature, on peut citer les dessins féroces de Mittelberg, qui deviendra Tim quelques q années après, dans *L'Humanité*, lors des guerres coloniales, et, un peu plus jeune, Siné dénonçant la guerre d'Algérie.

Dans le domaine littéraire, comment ne pas citer Prévert, Jean Genet ou, peut-être le maître en la matière, Boris Vian.

En 1953, celui-ci écrit un texte véritablement tordant, *Le problème du colon*.

Extraits :

- « L'ennui du colon, c'est l'indigène (sans qui il est pourtant absolument désemparé).
L'ennui de l'indigène, c'est le colon. La solution consisterait, semble-t-il, à les séparer. »
- « En anatomie courante, le côlon est une partie de l'intestin où se rassemblent, avant leur expulsion, les déchets de la digestion. Ici, par une espèce de synecdoque, c'est le colon, sans accent circonflexe, qui se prépare à jouer le rôle de déchet. »
